

La loi du désir

François Prost

François Prost

La Loi du désir

© François Prost, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5504-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Cet ouvrage porte pour titre, bien entendu, celui du film d'Almodovar. Cela ne constitue toutefois pas une invitation à chercher des parallèles ou des correspondances entre ce film et le présent ouvrage. J'ai seulement trouvé ce titre beau, et apte à saisir l'idée maîtresse de ce livre.

I. Jean

Ἐκεῖ τὸ σῶμα μου εἶχε λάβει ὁ Ἔρως

μὲ τὴν ἐξάίσια του ἰσχύν.

Là, avec sa force exquise, Éros

s'est emparé de mon corps

Constantin Cavafy, *Devant la maison*,

traduction française in *Poèmes*. Traduit du grec

par Constantin Dimaras et Marguerite Yourcenar,

Gallimard, Collection Poésie/Gallimard, p. 156.

Pendant près de six mois, j'ai eu ce qu'on appelle une aventure, ou ce qu'on appelait ainsi dans le langage à la fois élu­sif et précis des choses de l'amour qui était celui de mes parents et n'est déjà plus celui des gens de ma génération. C'est exactement cela que j'ai eu, que j'ai vécu. Pas un « coup » dans le sens que donne à ce mot l'argot érotique contemporain, ni une passade, pour reprendre un autre mot suranné. Non. Bien une aventure, avec le double sens de liaison temporaire illégitime et d'incursion dans un espace inconnu, potentiellement dangereux, échappant à la cartographie de l'habituel et du familier — ici, sans boussole dans le vaste territoire du désir.

Donc, pendant ces six derniers mois, j'ai eu un amant. Un vrai amant, avec tout ce qui va avec. Rencontres régulières et même fréquentes ; relations toujours sexuelles ; couvertes par le secret ; avec un homme qui n'est pas mon compagnon ; sans le projet de mettre un terme à ma vie de couple pour lui substituer ce nouvel attachement.

L'amant s'appelait Estéban.

Cette aventure a pris fin il y a quelques jours. Je commence à écrire ceci sans but précis. Certainement pas en vue de composer quelque chose qui serait ou pourrait devenir un livre destiné à un public quel qu'il soit. Je n'écris que pour moi seul. Je n'exclus pas de détruire les pages que j'aurai noircies lorsque je serai parvenu au terme de cette démarche que je ne sais au juste comment désigner, qualifier et même concevoir. Il n'entrerait d'ailleurs dans un tel acte destructeur — pour autant que je sois capable, autant dire avant d'avoir commencé ce travail d'écriture, d'en deviner les contours et le terme — aucune rage, aucune dramatisation, aucun sublime de l'effacement : toutes choses qui sont de toute façon étrangères à mon caractère, et le sont tout autant à l'esprit dans lequel j'entreprends ce travail, pour autant (encore une fois) que j'aie de lucidité sur moi-même et mes actes. Si je détruis un jour le résultat de ce travail ce serait plutôt parce que le travail lui-même m'aura apporté ce qu'il avait à me donner, ce que je pouvais en attendre et ce que j'étais capable d'y mettre, face à quoi le texte écrit se réduirait à un résidu inutile. Quand on a préparé sa soupe on

jette les épluchures, sans rage, sans drame ni sublime.

Au premier abord, je crois que j'ai besoin d'écrire ceci pour mettre mes idées en place comme on dit, pour m'aider moi-même à comprendre ce que j'ai fait et vécu, et à évaluer ce que cet épisode de ma vie m'a apporté, ce qu'il a représenté pour moi, peut-être ce en quoi cette expérience passée pourra affecter la suite de mon existence — si elle le fait, c'est-à-dire si elle ne disparaît pas sans laisser de trace une fois retombée l'agitation temporaire qui a marqué son cours, un peu comme la surface d'un plan d'eau retrouve son immobilité une fois avalée dans ses profondeurs la pierre qu'on y a jetée. À ce jour, je ne sais pas. Je verrai bien. Je n'ai rien à perdre, et peu à risquer — sauf peut-être qu'à soulever le coin du voile je ne découvre sur moi-même des choses que j'aurais préféré continuer d'ignorer. C'est un risque à courir.

Pour commencer il faut que je décrive cette scène, aussi sobrement mais également aussi précisément que je le pourrai.

Estéban et moi avions l'habitude de pratiquer ensemble la course à pied. Nous achevions d'ordinaire notre parcours en rejoignant son appartement, où nous faisions l'amour. Ce jour-là, nous avons beaucoup couru, et vite, plus vite qu'à l'ordinaire, du fait d'Estéban qui avait progressivement augmenté le rythme, et sur la fin, donné une allure de provocation à son effort, m'adressant des sourires de défi à chaque accélération. Il était clair qu'il voulait faire la course, à qui arriverait le premier au pied de son immeuble, et non pas seulement courir avec moi comme nous le faisions d'ordinaire.

C'est Estéban qui a gagné. De peu, mais sans contestation possible. Il en était heureux, presque comme un enfant. D'un côté j'étais heureux de le voir joyeux, d'autant que cette course improvisée n'avait aucun enjeu, sinon le plaisir qu'on peut tirer d'un divertissement gratuit. De l'autre, je me sentais aiguillonné par la défaite vers la prise d'une revanche. Nous nous sommes précipités dans l'ascenseur. Et une fois refermées les portes de celui-ci, je me suis tout aussi littéralement jeté sur Estéban, qui semblait me toiser avec dans le regard quelque chose encore d'un défi. Mon assaut a aussitôt été reçu avec toute l'ardeur que j'aurais pu rêver de rencontrer si, lorsque m'a saisi l'impulsion de me jeter sur lui, j'avais eu l'idée de ce que j'attendais de ce mouvement et de sa réponse à lui. Ce qui n'avait pas été le cas. Je me suis jeté sur lui en quelque sorte instinctivement. Il était là enfermé avec moi dans la cabine de l'ascenseur, son corps suant et haletant à très courte distance, et j'ai été mû du désir de me coller à lui, de le saisir, de me l'approprier en quelque sorte — autrement dit, de le posséder. Désir irrationnel, irréfléchi — spontané, immédiat — irrésistible.

Dans la cabine de l'ascenseur nous n'avons eu que le temps d'une féroce embrassade et de premiers baisers, tempétueux ; d'une avidité qui serait celle d'un animal affamé tombant à l'improviste sur sa nourriture. Nous avons évité de justesse de nous heurter les dents — et, je crois, plus par hasard que par l'effet, dans nos gestes, d'une prudence qui avait quitté la cabine d'ascenseur

comme les vertus antiques le monde d'Hésiode. J'avais saisi à pleines mains sa tête que je serrais comme un dément, le contact de ses cheveux longs et mouillés de sa sueur, dans lesquels je passais et repassais les mains, avait sur moi l'effet d'accroissement du désir que provoque d'habitude celui de parties du corps plus immédiatement associées au plaisir. Il est vrai que j'ai toujours été excité par ses cheveux. Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes quand nous commençons à nous débarrasser mutuellement de nos T-shirts qui nous collaient désagréablement au corps, et qui dans l'embrassement de nos corps nous étaient comme une couche d'isolant exigeant d'être arrachée pour nous rendre, plein, entier et libre le contact de la peau nue de l'autre. Arrivés à la porte de son appartement, face à la cage d'ascenseur, nous étions torse nu et agrippés l'un à l'autre. Franchie la porte d'entrée de son appartement, en dépit du peu qu'il nous restait sur le corps, cela a été une espèce de rage de nous déshabiller. Nous nous cognions aux murs en cheminant vers la chambre à cloche-pied, fulminant contre les laçages des chaussures qui ont fini, arrachées à se tordre la cheville, envoyées valser dans un coin. Le short et le caleçon n'ont pas résisté longtemps. J'ai été reconnaissant au tissu détrempe des siens de glisser si facilement sur sa peau ; et j'ai aussitôt tiré sur les miens comme pour ne libérer d'une tunique de Nessus.

Enfin nus comme des vers, nous nous sommes précipités sur le lit, plus exactement l'un a poussé l'autre avant de nous enlacer comme deux naufragés qui chercheraient à s'accrocher l'un au corps de l'autre comme à une planche de salut. Avec une clarté, une précision du souvenir qui m'éblouissent encore, je me rappelle que j'étais pour ainsi hanté, et ce depuis le premier contact rapproché dans l'ascenseur, par l'idée — plus exactement le désir — de prendre Estéban, avec en tête l'image obsédante d'une pénétration qui serait une manière de me projeter comme tout entier en lui, de jeter dans son corps non seulement mon sperme mais mon corps tout entier — une sorte d'invasion de son espace physique, une prise d'assaut. Estéban de son côté répondait avec chaleur et enthousiasme à mes préparatifs presque affolés en vue de cette charge. C'était comme si, à l'un aussi bien qu'à l'autre, l'idée de préliminaires étendus, des jeux qui nous étaient pourtant coutumiers visant à l'intensification du désir par l'action des mains, des bouches et les infinis contacts, frottements et caresses qu'autorisent à la fois la complexité d'organes, la souplesse d'un corps d'homme et l'inventivité de son âme désirante — comme si cette seule idée, ce jour-là, à cet instant-là, était insupportable, une offense à ne pas même prendre une seconde en considération par égard pour notre propre envie et celle de l'autre.